1re ANNÉE — No 3 Le numéro, 8 cts Samedi, 26 Avril 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

L'Obstacle

Les lèvres qui veulent s'unir
A force d'art et de constance,
Malgré le temps et la distance,
Y peuvent toujours parvenir.

Mais ce qui fait durer l'exil
Mieux que l'eau, le roc ou le sable
C'est un obstacle infranchissable
Qui n'a pas l'épaisseur d'un fil.

C'est l'honneur ; aucun stratagème,
Nul âpre effort n'est vainqueur,
Car tout ce qu'il oppose au cœur,
Il le puise dans le cœur même.

Vous savez s'il est rigoureux,
Pauvres couples à l'âme haute
Qu'une noble horreur de la faute
Empêche seule d'être heureux.

Penchés sur le bord de l'abîme,
Vous respectez au fond de vous,
Comme de cruels garde-fous,
Les arrêts de ce juge intime ;

Purs amants sur terre égarés,
Quel étrange martyre est le vôtre !
Plus vos cœurs sont près l'un de l'autre,
Plus ils se sentent séparés.

Oh ! que de fois fermente et gronde,
Dans un air de froid nonchaloir,
Votre souriant désespoir
Dans la mascarade du monde !

Que de cris toujours contenus !
Que de sanglots sans délivrance !
Dans l'apparente indifférence,
Que d'héroïsmes méconnus !

Aux ivresses mêmes impunies
Vous préférez un deuil plus beau,
Et vos lèvres mêmes au tombeau,
Attendent le droit d'être unies.

SULLY PRUDHOMME.

La Justice

JUSTICE ? je le veux bien. Et c'est même une de mes plus chères aspirations que d'essayer de la rendre à qui elle revient.

" Voilà quatre ans, écrit un correspondant dans *La Patrie*, que monsieur le supérieur du Séminaire soutient de sa propre bourse, en grande partie, le cours régulier de littérature. Quand a-t-on songé à l'en remercier ? "

Qui eut pu s'imaginer qu'on aurait, à l'Université Laval, laissé si longtemps en souffrance ce billet de reconnaissance ? Quand à moi, — l'autorité est mince, je l'avoue volontiers — j'ai pourtant la souvenance de m'être hautement réjouie de la fondation de cette chaire de littérature. Et le sujet m'est tellement agréable qu'il ne me déplait nullement d'y revenir.

De la souscription généreuse du Séminaire, chacun a eu connaissance, et c'est déjà un commencement de justice que de le savoir. Le Séminaire n'a fait, il est vrai, en aidant l'Université, que remplir une partie de ses obligations envers le gouvernement qui lui avait laissé la jouissance de certains revenus, afin de les consacrer plus largement à des fins religieuses et éducationnelles, mais nous ne lui avons pas moins de reconnaissance d'avoir employé ces ressources — une partie du moins — d'une façon aussi intelligente et aussi profitable pour tous.

Et puisque nous sommes au chapitre de la reconnaissance, soyons-le donc aussi pour le gouvernement provincial qui a accordé, par l'entremise de l'hon. M. Robidoux, mille dollars par année, à l'établissement de la chaire de littérature à l'Université Laval de Montréal. C'est lui, surtout, le gouvernement, qui aurait raison de demander qu'on lui fit justice, car pour me servir des propres expressions du correspondant de *La Patrie* à propos du Séminaire : " Quand a-t-on songé à l'en remercier ? " Nous avons même si peu entendu parler de cette subvention que la majorité des habitants de la ville de Montréal en apprendra aujourd'hui, pour la première fois, la nouvelle.

J'ai eu quelques lignes de regrets parce que l'Université Laval n'a pas convié chez elle les littérateurs de renom qui furent dernièrement de passage à Montréal Je n'ai constaté cette omission, ni vivement, ni âprement. Il me serait facile de prouver à mon distingué adversaire la différence qu'il existe entre le ton que j'ai pris et celui qu'il me reproche. Il n'y a donc, en réalité, aucune divergence d'opinion entre " Justice " et moi, puisque, personnellement, il désirait que " l'Université Laval reçût les conférenciers français de Harvard " et que moi aussi, j'en ai fait le vœu tout personnel ; je sens maintenant qu'on aurait mauvaise grâce de m'en blâmer.

***

Le cours régulier de littérature à l'Université Laval a surtout pour objet d'aider au mouvement littéraire chez les jeunes, et les professeurs gardent la tâche, comme le remarquait l'un d'eux, " de faire des orateurs et des poètes. "

Ce but est-il rempli ? et les étudiants qui fréquentent ces cours sont-ils aussi nombreux qu'ils le devraient ? Je ne le crois pas, mais cette considération préoccupe peu les gens du monde qui y assistent en foule, et en

retirent de réels et profitables avantages.

Nous devons aussi nous féliciter du choix des conférenciers. Jusqu'à présent, il a été fort heureux et chacun d'eux a su s'attirer de durables sympathies et de flatteuses appréciations.

Leur genre, pourtant, diffère beaucoup et rend la comparaison — toujours odieuse dans tous les cas — impossible à établir entre les deux titulaires : M. de Labriolle et M. Laurentie. Le premier, sympathique et bienveillant, s'est acquis, durant son séjour parmi nous, des admirateurs fidèles qui le regretteront longtemps ; le second, original et personnel, impressionne et frappe plus vivement l'esprit de ses auditeurs. Tous les deux d'ailleurs sont doués d'un talent indiscutable, que je reconnais sans craindre de blesser la modestie de M. de Labriolle qui ne lira pas ces lignes, et sans scrupule envers M. Laurentie qui sait déjà tout ce que je viens de dire de lui, — et plus encore, peut-être.

***

Je causais, l'autre soir, de conférences et de conférenciers avec un citoyen éminent de Montréal qui me développa un plan qu'il avait conçu à ce propos. Je le trouvai si bon, si patriotique que je lui demandai la permission d'en parler ici, et de le soumettre à tous ceux qui ont à cœur l'avancement des lettres en notre pays et les moyens de le rendre possible.

Il s'agirait de préparer des jeunes Canadiens à occuper d'une manière irréprochable, la chaire de littérature à l'Université Laval.

Pendant quelques années, il faudrait faire le sacrifice d'une certaine somme d'argent — disons douze cents dollars — pour subvenir aux frais d'assistance aux cours de l'enseignement supérieur, en France, d'un jeune homme qui aurait préalablement mérité cette distinction en sortant bon premier d'un concours sérieux.

Cet élu devrait, là-bas, non seulement s'appliquer à l'étude de la littérature jusque dans ses plus légers détails, mais encore apprendre le beau langage dans ses nuances variées et acquérir cette prononciation agréable et douce, cette intonation harmonieuse qui donnent aux mots un charme qui nous attire et qui font constamment la supériorité du langage purement français sur le nôtre.

Et quand le jeune Canadien serait déclaré prêt, par les grands maîtres d'outre-mer, à nous donner des cours de premier ordre, nous le verrions avec orgueil, revenir chez nous prendre ce rang mérité par son talent et ses études, tandis qu'on en enverrait un autre se préparer à lui succéder après un période convenue. Et nous ferions ainsi une chaîne d'hommes instruits dont nous doterions le pays à perpétuité.

Il ne manque pas, Dieu merci, au Canada, de jeunes aptitudes dont le développement contribuerait à répandre un rayon plus vif sur nos belles destinées.

Et de vrais Canadiens se succéderaient ainsi dans les chaires universitaires sans que jamais leurs travaux, leurs capacités et — faut-il ajouter ce mot mercantile ? — notre argent — ne fussent perdus pour nous.

Ils seraient de nous, ils seraient à nous ces jeunes conférenciers. Ils connaîtraient la note juste à faire vibrer ; jamais l'auditoire, quoique diversement composé, ne leur serait inconnu ; ils sauraient comment lui parler, et, quand même leur barbier ou leur valet de chambre se trouverait dans l'assistance, ils ne craindraient pas de traiter des sujets de haute portée, sachant d'avance qu'ils seraient toujours compris.

Les élèves eux-mêmes, pénétrés de l'idée qu'ils s'adressent à un compatriote, mettraient plus de confiance et moins de timidité peut être dans l'expression de leur pensée. Et si les travaux appelés à être jugés étaient tous " pires les uns que les autres," nul autre que des compatriotes ne le saurait.

Ce projet, éminemment louable, est digne qu'on lui accorde un peu d'attention.

Le gouvernement, qui, en sa qualité de contribuable, a bien le droit de dire son mot, pourrait encourager d'une façon tangible la réalisation de cette œuvre absolument nationale. Et le Séminaire, j'en suis sûre, ne resterait pas en arrière pour seconder un aussi beau mouvement. De même que nous ne resterions pas en arrière pour lui en témoigner notre reconnaissance et lui rendre toute la justice qui lui serait due.

FRANÇOISE.

L'Association Nationale et la Femme Canadienne

VOICI un bon conseil que nous donne Mme Dandurand dans une conférence sur la *Femme et le bien public* :

" Réfléchissons à notre part de responsabilité dans les évènements publics. Nous constaterons que l'occasion d'agir s'offre d'elle-même tous les jours.

Si vous me demandiez encore de vous signaler l'une de ces occasions, je nommerais tout de suite : l'Œuvre de la Société Saint-Jean-Baptiste. Nous, les Canadiennes, nous devrions tenir à honneur de seconder les excellents patriotes qui travaillent depuis quelques années avec le plus admirable dévouement et un succès mérité à la prospérité, à la grandeur de notre race. Demandons notre part de travail afin de pouvoir revendiquer notre part dans les résultats obtenus."

Il y a encore deux ou trois points importants sur lesquels notre collègue attire l'attention de ses concitoyennes, en les invitant à user de leur influence pour amener les réformes désirables.

" Vous avez pu lire, dit-elle, dans les journaux, des statistiques assez humiliantes pour notre province dont les illettrés sont deux ou trois fois plus nombreux que dans les autres parties du Canada.

Vous avez peut-être lu, comme moi, des lettres d'institutrices enseignant aux enfants de nos campagnes—lettres témoignant d'excellentes intentions, mais criblées de fautes de construction et d'ortographe ?

Nos compatriotes villageoises et campagnardes, ne se sont peut-être jamais douté que leur influence pourrait contribuer, dans une large mesure, à changer un pareil état de choses.

—N'est-il pas à votre connaissance, que dans les grandes villes de notre pays, les universités anglaises sont ouvertes aux femmes, ce qui donne à nos concitoyennes de l'autre langue, sur nous, l'avantage d'avoir accès à certaines professions libérales procurant à la fois, aux personnes de notre sexe, considération et rémunération assez large pour subvenir aux charges qui souvent leur incombent.

Tout autour de nous, aux Etats-Unis et dans les provinces voisines, un grand essor est donné à l'enseignement des arts manuels, des arts industriels et de l'agriculture. Cela met encore nos artisans et nos cultivateurs moins favorisés, dans des conditions d'infériorité par rapport à leurs concurrents."

Mme Dandurand ajoute, et nous sommes de son avis :

" Toutes ces choses, mesdames, nous ne devons pas les ignorer, parce qu'elles touchent directement à notre vie nationale."

Lettre Parisienne

Paris, 5 avril 1902.

Ma chère Directrice,

Lorsque vous avez quitté ce bon Paris, j'ai pris envers mes amies canadiennes un engagement presque solennel que je remplis aujourd'hui. J'ai promis qu'au premier appel qui traverserait l'Atlantique, de vous ouvrir le petit sac aux potins, et de vous fournir aussi régulièrement qu'il vous plaira une petite *gazette*, pas trop *rosse*, où vous retrouverez, en posture convenable d'ailleurs, mais toujours suffisamment suggestive, les marionnettes grandes et petites de la comédie du jour.

Il est convenu, n'est-ce pas, que tout ce caquetage sera féminin, pas féministe, oh non ! Et que je parlerai des hommes le moins possible, quand il le faudra, hélas !

Inutile de consommer votre espace aux bagatelles de la porte ; je disparais dans la coulisse et le rideau se lève.

Otéro, la toujours belle Otéro, n'ayant eu depuis quelque temps, ni procès ni diamants nouveaux, a donc éprouvé le besoin de rentrer en scène. Elle se fait construire un ballon pour accomplir le trajet de Paris à Biarritz où son apparition est annoncée pour le mois d'août prochain. Cependant, comme elle ne tient pas à abandonner trop librement sa précieuse personne aux caprices des vents, le susdit ballon sera captif, c'est-à-dire retenu par un fil qui le reliera à un automobile chargé d'assurer la direction constante et le ravitaillement nécessaire Ce fil sera même une échelle, de soie, sans doute, permettant d'établir entre l'aimable créature de la nacelle et la terre, des communications aussi agréables que possible. Charmant, n'est-ce pas, Françoise ?

Cette pauvre Réjane n'a décidément pas de chance avec l'attelage pittoresque dont le roi de Portugal lui a fait cadeau. Les mules qui le composent lui ont déjà causé une foule d'ennuis et l'autre jour encore ont failli amener un malheur. La victoria de la charmante artiste était arrêtée à la porte d'un grand couturier de la rue de la Paix. La foule s'amassait pour admirer les coursiers aux longues oreilles que cet examen impatientait. Les mules de Réjane ont conservé de leur pays d'origine un fonds de gaieté inépuisable, et s'amusèrent, sans crier gare, à foncer dans le tas des badauds dont plusieurs furent piétinés, puis à se sauver dans la direction de l'écurie en mettant la voiture en pièces. Réjane n'aura bientôt d'autre ressource que d'envoyer son attelage au Transvaal où ces fantaisies sont très appréciées des combattants Boers.

La mode de cribler les députés de projectiles de toute nature se propage avec une inquiétante vélocité. Le mois dernier, en plein Palais-Bourbon, M. Paumier, député de la Seine-Inférieure, recevait par la tête, des mains d'une femme dont il avait digéré les économies, une omelette peu ragoûtante. L'autre jour, M. Gabriel Hanotaux, ancien ministre des affaires étrangères, assistait à Oran, à une réunion de la Société de géographie ; au sortir d'une des séances, il fut abordé par une femme élégante, mais fatale, qui lui souffla à l'oreille quelques paroles indistinctes pour l'entourage. M. Hanotaux essaya de s'en débarrasser en lui murmurant avec un calme apparent : "Vous pouvez bien faire ce que vous voudrez !" A peine avait-il prononcé ce mot qu'il recevait en pleine figure une bourse peu garnie que la dame avait jusqu'alors tenue à sa main. Elle accompagna cet envoi du sarcasme suivant : "Vous m'avez ruinée, c'est bien le moins que vous preniez le portemonnaie avec le reste." La police assistait impassible à cette exécution qui n'a pas eu de suite

Toutes les femmes ne se vengent pas ainsi. Il s'en trouve de plus pratiques. Un auteur boulevardier, M. Jules Martin a fait paraître un livre intitulé *Nos Artistes* contenant un certain nombre de monographies féminines. Quelques-uns des portraits étaient flattés. Les sujets s'en réjouirent ; pour d'autres, la griffe perçait sous la patte blanche et certaines dates désagréables s'étalaient indiscrètement. Il paraît même que l'âge de quelques artistes fut indécemment exagéré. De là, rebellion en règle, cris et pleurs. Une des victimes, pourtant, conçut une idée lumineuse ; elle a traduit en justice M. Jules Martin et réclame cinq mille francs pour chaque année indûment ajoutée à son état civil. On ignore quel sera le verdict, mais M. Jules Martin aurait toujours la ressource de faire payer par les artistes avantagées de quelques années en moins, les dommages-intérêts qu'exigent les actrices affligées de quelques années en plus.

Mais tout cela n'est rien à côté de l'instinct monétaire des femmes de votre côté de l'Atlantique. La société niçoise est actuellement en émoi. Le mois dernier deux coquettes barmaids, yankees authentiques, ouvrirent dans le quartier cosmopolite un "bar" américain pour dames. De plastiques américaines et de sémillantes étrangères s'y réunissaient à l'heure de l'apéritif pour siroter, juchées sur de hauts tabourets, les Manhattan cocktails et l'absinthe suisse. Il y eut des protestations discrètes auxquelles les habituées de l'établissement opposèrent que celui-ci répondait à un besoin de l'époque. Mais les protestations se changèrent en *tolle*, quand il fut connu que les deux barmaids n'étaient pas les propriétaires du bar mais simplement les employées de deux riches américaines, qui avaient choisi ce mode peu scrupuleux pour s'assurer un supplément de revenu aux dépens des vices de leurs compatriotes et du snobbisme de leurs hôtes. Les tenancières se sont défendues en disant qu'elles avaient l'intention de verser les profits réalisés aux institutions charitables. On leur a répondu sur l'air des lampions, et cette piquante exploitation est morte pour le moment.

Mort aussi, un des chats sauvages de Melba. Jalouse de voir Sarah et tant d'autres s'offrir le luxe d'animaux exotiques et de la réclame complaisante qui en découle, elle avait, à Marseille, acquis d'un cargador maltais deux amours de chats sauvages, qu'elle apporta à Paris soigneusement enfermés dans une cage et qu'elle installa dans ses appartements de l'Hôtel Ritz. La femme de chambre qui avait charge du repas des fauves commit l'imprudence d'entrouvir démesurement la cage et les félins lui sautèrent au visage ; elle se sauva en fermant derrière elle la porte et en laissant en liberté dans la chambre les enfants de la forêt.

Inutile de dire à quel ravage ils se livrèrent. Le personnel de l'hôtel, massé contre la boiserie, entendait avec effroi s'écrouler les potiches et les tentures. Enfin quelqu'un eut la bonne idée d'appeler à l'aide les employés du Jardin d'Acclimatation qui accoururent et pénétrèrent dans le repaire. L'un des matous fut exécuté d'un coup de revolver et l'autre réintégré dans la cage. Mais il incombe à Melba de solder un compte prodigieux de dégâts ; il est vrai qu'il lui reste la fourrure du défunt.

Deux événements matrimoniaux agitent tout Paris. L'un est le mariage du jeune Duc de Chaulnes à Mlle Gebhart, la riche héritière américaine. Ce nom de Chaulnes ramène à l'esprit toute la tragique histoire de cette pauvre duchesse qui se vit enlever ses enfants et périt dans la misère, échouée dans un grenier, pauvre névrosée et morphinomane, après avoir connu tous les enivrements de la beauté et de la richesse. L'autre, c'est l'union romanesque du prince Robert de Broglie, âgé de 21 ans, avec la la baronne Deslandes, brillante divorcée qui frise adorablement la trentaine. Le prince Amédée de Broglie, le père, fit tout pour empêcher le mariage, mais les tourtereaux s'enfuirent à Londres où ils furent mariés par un prêtre compatissant I a famille attaque la validité de l'union et Mtre Labori est l'avocat des évadés. Tous les grands noms de France s nt mêlés à cette escapade amoureuse.

Rostand vient de terminer un grand drame héroïque qui s'appellera "Jeanne d'Arc." On avait constamment cru qu'il le destinait à Sarah Bernhardt. Mais la "Divine" devra, paraît-il, s'en passer, comme elle lamente aujourd'hui le retrait de la "Sainte-Thérèse de Catulle Mendès. La pièce est réservée aux débuts artistiques d'une femme du monde qui a versé un beau million de francs pour en avoir la primeur. Madame Rostand a donné cette semaine une lecture de l'œuvre de son mari ; c'est, m'assure-t-on, une sorte d'idylle tragique ou de tragédie idyllique, genre Tennyson D'ailleurs, vous l'entendrez en Amérique, car Charles Froman en a acheté la propriété et destiné le rôle principal à Annie Russell.

Maintenant, je me clos.

Vicomtesse

d'Aubervilliers

Mariage d'une Petite Princesse

(Etude historique)

La cour de Savoie était en grand émoi le 15 septembre 1696.

La paix venait d'être enfin signée avec le grand roi, et par ce traité, la neutralité de l'Italie était garantie de part et d'autre, la France restituait au duc Victor-Amédée II, toutes les places qui lui avaient été enlevées depuis le commencement de la guerre.

Enfin comme gage de paix et d'alliance, le mariage de Marie-Adelaïde de Savoie avec Louis de France, duc de Bourgogne, petit fils de Louis XIV, était décidé. Le comte de Tessé, commandant de Pignerol fut chargé de négocier le mariage. Le contrat fut signé en la chapelle du château de Turin. La jeune princesse était âgée de onze ans moins trois mois.

Voilà d'après les rapports de Tessé, alors ambassadeur du roi de France, le portrait de Marie-Adelaïde :

"Petite plutôt que grande, moins belle que jolie, moins jolie que gracieuse ; les cheveux châtain-clair, le front bombé et trop haut, des yeux incomparables, le teint uni, agréablement nuancé de blanc et de rose, la bouche vermeille, les lèvres un peu fortes mais spirituelles, un peu trop fendues quand elle riait aux éclats ; le nez très fin, les dents blanches et assez mal rangées, le menton trop long, ce menton autrichien qui lui venait de son arrière grand'mère, Anne d'Autriche ; un ensemble peu régulier, mais enjolivé par des mouvements adroits et par des manières avenantes."

Madame de Maintenon dans sa correspondance en donne un portrait identique et Madame de Sévigné dans une lettre à Madame de Grignan ne la dit pas jolie, mais "gracieuse et intelligente et tout à fait digne de s'asseoir sur les fleurs de lis."

Dès que le contrat fut signé, on la traita en petite reine. Son départ pour la France fut immédiatement fixé.

Quelles pensées? quels rêves traversaient alors cette petite tête d'enfant au moment de quitter son pays, ses parents, sa grand'mère si affectionnée, qui avait été sa première institutrice, sa petite sœur Marie-Louise, la compagne de ses jeux ; car enfin elle allait dire adieu à tout ce qu'elle aimait, à tout ce qu'elle avait de plus cher.—Certainement la pensée d'être un jour reine d'un grand pays la flattait beaucoup et devait lui donner du courage. Aussi jusqu'au dernier moment, fut-elle assez gaie ; elle consolait même sa sœur ; elle lui donna sa belle cage avec ses deux petits serins, elle lui recommanda d'en avoir bien soin, ainsi que de ses poupées ; mais il en fut une, Violaine, qui fit le voyage en France, au fond d'une caisse ; elle avait confié ce secret à Mlle Marquette, sa dame d'atours qui devait l'accompagner et celle-ci, n'avait osé refuser ce caprice à l'enfant qu'elle avait vu naître, qu'elle avait élevée et qu'elle aimait tant. A l'âge où nos enfants jouent encore à la poupée, ces filles de rois ou de princes savaient que leurs destinées s'agitaient dans les chancelleries et que vers douze ou treize ans au plus tard, il serait disposé d'elles sans qu'elles fussent consultées même pour la forme.—Elles acceptaient leur sort comme on accepte l'inévitable sans que l'idée d'une rébellion leur vint un instant à l'esprit. La princesse Adélaïde fut-elle au courant de ces négociations où durant trois années sa petite personne tint une si grande place? Sut-elle que sa main était offerte tantôt au duc de Bourgogne, tantôt au roi des Romains, suivant que les nécessités de sa politique tournaient Victor-Amédée du côté de la France ou de l'Allemagne.—Si elle soupçonna les négociations qui étaient en cours entre Turin, Versailles et Vienne et si elle avait une préférence, cette préférence ne pouvait être que pour la France ; sa mère était demeurée si française et sa grand'mère, madame Royale n'avait jamais oublié cet heureux temps de sa jeunesse qui s'était écoulée à la cour d'Anne d'Autriche et les regrets qu'elle avait éprouvés de quitter cette France lors de son mariage avec son cousin Charles-Emmanuel. Elle qui s'était occupée de sa petite-fille jusqu'à lui donner ses premières leçons de lecture ou d'écriture, devait l'entretenir souvent de cette resplendissante cour de Versailles qui brillait alors d'un éclat sans pareil et probablement lui faisait-elle entrevoir qu'un jour elle pourrait en approcher.

MADAME SAUVALLE.

(A suivre)

Notre projet de colonisation

A Mademoiselle Laure Conan.

NON, notre projet n'a pas été abandonné ; au contraire, il est en bonne voie de réalisation. Déjà nous avons trouvé les prêtres dévoués qui vont consacrer tous leurs efforts à le mener à bonne fin et les colons au bénéfice desquels cette œuvre va être fondée—30 jeunes gens de dix-sept à vingt ans, intelligents, robustes, ayant quelque instruction et d'une saine hérédité, pour notre premier établissement—enfin, nous sommes assurés des vives sympathies du haut clergé de Québec, du clergé canadien en général et de celles d'un grand nombre de nos principaux citoyens. Si, maintenant, les dames canadiennes nous accordent leur bienveillance et nous viennent en aide, nous arriverons sûrement et victorieusement au but.

J'ai publié, fin décembre dernier, les confidences de feu l'abbé Louis R..., l'auteur du projet et tous les détails pratiques relativement à son exécution ; mais je ne crois pas, bien que mon article ait été reproduit par *La Presse* de Montréal, que beaucoup de personnes en aient eu connaissance. Qui, en vérité, si j'en excepte les patriotes convaincus et toujours sur le qui-vive, va se donner la peine de lire un long article de quatre colonnes, sur la colonisation ?

Aujourd'hui, que le si sympathique et si délicat écrivain, mademoiselle Laure Conan a donné son adhésion à notre œuvre, je ne redoute plus l'indifférence, des dames au moins, et je vais prendre la liberté de me rééditer, tout simplement afin de renseigner les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Il s'agissait pour l'abbé Louis R..., il s'agit pour nous de créer une classe de colons prudents et prévoyants, ayant des qualités d'ordre et chez lesquels le goût du beau sera développé, de même que l'habitude de l'économie et la science du calcul ; des hommes fiers de leur état et en comprenant la dignité, pratiquant l'exquise hospitalité d'autrefois et vivant dans l'aisance, en somme, une classe de fermiers-*gentlemen*, non pas dans le sens anglais du mot, mais dans le sens américain, des *travailleurs manuels*, hommes de devoir et d'honneur, bons citoyens, bons époux, bons pères, et, de véritables Hollandais, au point de vue des habitudes de propreté. Il s'agit, enfin, de défricher, d'ici à vingt ans, toute la terre colonisable de la province de Québec et de la peupler de cultivateurs, établis sur des bases solides et saines et qui n'auront aucune raison de songer à émigrer aux Etats-Unis.

"Nous aurons besoin, me disait l'abbé Louis R..., qui avait fait tous les calculs nécessaires, de trois ou quatre mille dollars pour nous mettre en mesure d'inaugurer et de mener notre entreprise à bonne fin : de quoi vivre un an, d'abord, sans presque aucun revenu, de quoi construire une scierie et une vaste maison d'habitation comprenant une petite chapelle, meubler le tout et subvenir à nos autres frais d'installation. Après cela, "*tout marchera comme sur des roulettes*" et nous n'aurons jamais besoin de rien demander à qui que ce soit, pas même pour la fondation d'autres établissements ; car nous ne nous en tiendrons pas à une seule petite colonie, nous nous multiplierons, et cela, très rapidement je l'espère. Nous comptons sur le gouvernement provincial pour nous concéder gratuitement le terrain que nous mettrons en valeur, mais tout ce que nous ferons ensuite, nous le ferons sans aide."

On a appelé la communauté temporaire qui sera fondée par les prêtres et les colons "un *ordre* de défricheurs" ; ce ne sera pas un *ordre*, car aucun vœu ne sera prononcé ; ce sera plutôt une *société*, dans laquelle les prêtres mettront, comme actif, tout leur dévouement, tout leur savoir, tous leurs efforts, pour en retirer une haute satisfaction patriotique et chrétienne ; dans laquelle les jeunes colons mettront beaucoup de bonne volonté, de soumission, d'ardeur au travail et se soumettront à un règlement facile qui sera, d'ailleurs, rédigé tout en vue de leur progrès moral et intellectuel.

Le prêtre qui se charge de la direction de l'œuvre est un ancien élève du séminaire canadien à Rome, où il a passé quatre ans, docteur en théologie, docteur en droit canon, et qui a actuellement sous presse, un ouvrage d'apologétique chrétienne, dont j'ai eu le plaisir de voir les bonnes feuilles, un ouvrage admirable qui placera certainement son auteur à la tête des écrivains religieux de notre pays. Personne ne sera étonné de trouver une foi patriotique ardente et la soif du dévouement faisant bon ménage avec de hautes conceptions intellectuelles, dans un esprit bien aménagé, puissant et profond.

Qu'il me soit permis de le dire en passant—un frère de l'abbé A. M., (je n'indique que ses initiales, aujourd'hui, pour ne pas effaroucher sa modestie) sur lequel j'ai attiré l'attention, dans un article récent publié par *La Patrie*, est, lui aussi, un bienfaiteur de sa race, et, il a fait accomplir à une institution essentielle à l'avancement de notre province, d'énormes progrès, depuis quelques années.

Les deux autres prêtres qui collaboreront à l'établissement de notre colonie agricole, ont, comme l'abbé A. M. des âmes d'apôtres et ne songent qu'à être utiles à leur province.

Deux curés de mes amis, à la tête de paroisses riches, mais toutes défrichées et où, comme partout dans notre province, les familles sont nombreuses, tiennent à notre disposition vingt-deux jeunes gens de dix-sept à vingt ans, dans les conditions indiquées plus haut ; M. l'abbé M., actuellement vicaire dans l'une des paroisses de notre ville, amènera avec lui quatre ou cinq jeunes menuisiers et charpentiers de Saint-Sauveur ; on s'adjoindra s'il est possible la deuxième année après la fondation de l'œuvre, c'est-à-dire l'année prochaine, un élève avancé d'une de nos écoles d'agriculture, afin de ne pas laisser la routine s'introduire dans la Commune ; j'ai l'intention de ramener, moi-même, de France où je compte me rendre cet automne, un cantonnier (préposé à l'entretien des voies publiques) et un jardinier ; enfin, deux frères convers, l'un cuisinier et l'autre apprenti boulanger ont promis de faire partie de la société.

EDMOND DE NEVERS.

Québec, 9 avril 1902.

(*à suivre.*)

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

CEPENDANT, après tout, en quoi pouvez-vous m'être d'une utilité quelconque ? Si j'étais du moins historien et si je vous arrachais les mystères de la confédération du Rhin, pour publier ensuite un grand ouvrage "d'après des documents inédits !" Si j'étais romancier, et si je bâtissais quelque dramatique récit, en donnant un vieux château pour cadre à une brune tête de jeune fille ! Brun doré ! Si cette nuance avait existé dans ma jeunesse, peut être ma bonne femme, — excellente épouse qui vide au besoin une chope avec son mari, et sert de mère aux élèves qu'il loge chez lui, — se serait-elle décidée à me donner une petite fille ! La prochaine fois que viendra le coiffeur, s'il tombe une mèche, ne m'oubliez pas. Un de mes collègues écrit un traité "Sur la chevelure humaine ;" ce serait agir dans l'intétêt de la science de lui permettre d'étudier des cheveux de princesse au microscope et d'en parler dans une note. Une jeune personne aussi savante, déjà nourrie de latin, doit comprendre que la science est quelque chose de sérieux. Votre illustre père conserve peut-être encore les préjugés d'un autre âge ; — il n'est pas nécessaire de le consulter. Vous ne lui demandez pas sa permission pour vos moindres actes ? Quant à votre beauté, peu m'importe, puisqu'elle n'est pas encore un antique, et que par conséquent elle n'est pas mûre pour qu'on en parle dans un gros livre.

Comme l'Utile, vous vous en apercevrez, est mon idole, je vais vous faire part de ses bienfaits, en vous donnant quelques conseils :

D'abord, avant toutes choses, conservez votre aversion pour les jeunes gens. Je les connais. J'ai été jadis gouverneur d'un méchant garnement, qui aurait au besoin grimpé jusqu'au sommet du Rauchenstein, même par l'orage. A propos d'orage ! Prenez garde à la foudre quand vous courez la forêt avec vos cousins ; un éclair passe devant les yeux ; on se jette dans les bras protecteurs.... quand j'y songe, une véritable horreur me saisit ! ! ! Nul homme, fut-ce le meilleur, — celui par exemple qui habite une ville universitaire du Nord, près de la grande place, en face d'un vieil hôtel de ville — ne vaut la peine que votre petit cœur batte une seule fois pour lui. Ensuite, continuez à aimer votre papa ; c'est dans l'ordre. Moi-même, qui ai dénoncé la famille pour l'ennemi jurée de l'humanité, j'aurais certainement de la sympathie pour lui ; (il s'en moque bien !). Mais ne soyez pas trop tendre. Les câlineries n'ont rien à faire avec l'affection ; il est plus mâle de ne pas embrasser les gens. Et vous avez un caractère mâle, je vois cela d'ici ! En continuant dans cette voie, vous obtiendrez peut-être un miracle et vous vous réveillerez un jour transformée en garçon. J'espère que vos cheveux ne sont pas trop longs ! Tenez-les suffisamment courts, afin qu'au moment décisif, ils ne pèsent pas contre vous dans la balance du bon Dieu !

Vous dites que vos yeux sont quelquefois noirs ; cela me prouve qu'un vieil in-folio, mis par moi de côté en hochant la tête (vous croyez aux vieux in-folio, quand ils sont encore plus vieux que votre Rauchenstein ?) était plus savant que moi. J'y lisais que les yeux bleus (Ciel ! avec quelle joie je verrais vos yeux bleus, mais je descendrai certainement dans la tombe avant, etc., etc.), les yeux bleus, dis-je, susceptibles de tourner au noir, sont l'apanage exclusif des hommes ! Une fois que vous serez ainsi heureusement métamorphosé, sire Ulric, vous viendrez vous fixer dans la plus laide des universités. Papa pourra vous accompagner ; nous l'installerons avec tout le respect qui convient au château Putbus. Une de "mes terres" est située dans l'île de Rugen, où se trouve le lac d'Hertha, (la "sorcière" serait charmée, je suppose, d'aller danser au clair de lune sur les vieilles pierres de sacrifices ;) où les grands hêtres croissent dans le roc calcaire et luttent de murmure avec la mer qu'ils regardent. Cependant il ne fait pas si beau ici que chez vous ; jusqu'à l'Ascension, on porte des fourrures, et on les reprend à la Saint-Jean. Pendant les vacances, vous m'emmèneriez à votre château comme répétiteur. Il faudra voyager à petites journées ; je suis bien cassé ! Je ne connais pas l'espèce de lierre que vous me décrivez ; daignerez-vous enrichir mon herbier ? Ou est-ce trop d'audace ?

Ce soir, je fais une conférence publique sur Praxitèle, ou du moins sur ce que nous savons de lui. Me permettez-vous d'y introduire votre opinion, que c'était "un être bon," sans citer l'auteur ? Nous lirions tous deux Homère dans le texte, si vous étiez à l'université. Qui donc aurait cru qu'une princesse puisait ainsi aux plus pures sources de la poésie ! Vous reviendriez dans mon cabinet de travail, dont les fenêtres ont l'air de brèches faites par des bombes ; ce devait être du goût de Wallenstein. Du reste, il est meublé avec la simplicité qui convient à mon origine plébéienne ; pour le jeune Ulric, nous emprunterons un fauteuil.

Il faut conclure ; ma bonne femme frappe à la porte et me dit que la voiture est là. La salle de conférence est plus loin que la porte Steinbeck. Si je me risquais à pied dans la campagne, le vent qui pourrait me prendre pour un épouvantail aux oiseaux, profiterait seul de mes idées, qu'il emporterait vers le sud, — le sud-ouest.

Comment ai-je été assez maladroit pour ne pas deviner, à votre avant-dernière lettre, que vous étiez une toute jeune fille ? La seule hypothèse dont vous ne parliez pas devait évidemment être la vraie. Maintenant, ma chère petite, comme les cheveux blancs doivent inspirer de la vénération à tout enfant qui craint le Seigneur, ayez pitié du vieux pécheur et éclairez bientôt la nuit de sa bassesse par un de vos rayons dorés (brun-doré, la couleur de mes rêves) !

BRUNO HALLMUTH.

VII

Rauchenstein, 8 mars 18...

Je ne suis pas Loreley et je n'ai encore fait mourir personne ; ce qui est même plus étonnant, je ne suis pas du tout dangereuse ! Chez moi, tout est trop indiscipliné, trop brusque, pour plaire aux hommes. Quand je deviens tendre j'étouffe les gens, et l'on me repousse en s'écriant : Pas tant de véhémence ! — d'ailleurs, cela ne m'arrive pas souvent. Qu'y a-t-il par exemple de plus désagréable, que lorsqu'on vous tient la main en causant ? Cela fait éprouver une sorte d'angoisse ; il semble qu'on empiète sur votre liberté personnelle. Je n'aime même pas qu'on me regarde dans les yeux ; je crois lire une critique au fond de chaque regard, et j'ai peur de dire quelque chose de choquant. Je cause tout aussi bien qu'une autre, quand je me promène en forêt avec quelqu'un, marchant sans nous regarder ; mais dans un salon, les yeux dans les yeux, je dis à toute minute des sottises. J'aime bien mieux les éclairs ! Dès que j'entends tonner, surtout la nuit, j'ouvre ma fenêtre toute grande, et je regarde. C'est superbe, les montagnes, la forêt, la Lahn, qui apparaissent comme en plein jour, et puis tout d'un coup, la nuit noire ! Le clair de lune est aussi très beau, surtout en hiver, quand les lièvres sortent du bois et viennent jouer sur la neige ; en automne également, mais il faut que les cerfs brament ; ce cri a quelque chose de démoniaque qui fait frissonner et le clair de lune en paraît d'autant plus fantastique.

Ne me parlez pas de votre principe utilitaire ! A quoi servent les éclairs et le cri des cerfs, et qu'y a-t-il de plus beau ?

Me jeter dans les bras d'un cousin, peut-être ce garnement que vous avez si mal élevé ? Moi !

Je crois que si je me cassais une jambe, je rentrerais à cloche-pied plutôt que de me laisser aider par quelqu'un. Mais quand Dieu parle, me réfugier près d'un homme ;— pour cela non ! La mer est aussi une des voies de Dieu, et sa grandeur et sa simplicité doivent faire penser à la Bible. Je voudrais bien la voir ! Ce doit être, comme si l'on assistait à un fragment de l'histoire de la création, de rester jour et nuit, sans dire un mot, couché sur un rocher, à regarder monter les vagues. Avez-vous jamais eu cette idée-là ? Vous aimez ce qui a une grandeur titanique,— et vous venez me parler de coiffeur, à propos de mes cheveux, que personne n'a encore touchés que moi ! Si votre livre ne m'avait pas fait un plaisir surhumain, je serais presque furieuse contre vous. Aussi c'est ma faute: qu'avais-je besoin de vous parler de ma personne ? Cela ne pouvait vous intéresser, et je mérite que vous vous moquiez de moi.

Mon père trouve que c'est de ma part une affreuse indiscrétion de vous écrire et de vous faire perdre un temps précieux. Je lui ai dit que vous aviez envie d'avoir une fille comme moi. Il a ri, et a ajouté que vous ne diriez pas cela, si vous me connaissiez. Nous espérons tous deux avoir bientôt le plaisir de faire votre connaissance. Peut-être viendrez-vous nous voir pendant les vacances ? Nous recevons beaucoup de savants, qui viennent de Wetzlar et de Giessen. L'évêque de Limbourg nous vient aussi très souvent; et alors il y a des discussions terribles entre les chrétiens et les libres-penseurs, plus de tapage même que si nous avions dans la maison cinquante invités pour les chasses. J'irais très volontiers à l'Université, mais plutôt à Bonn et à Heidelberg, où l'on travaille le plus, et où sont les grands chimistes et les grands physiciens. Ces cours-là, je les suivrais sans en manquer un seul ; mais ensuite dehors, dehors, et chanter : " Gaudeamus ! " J'aimerais encore mieux aller à Rugen, à cause des souvenirs païens. Y a-t-il par là de belles légendes ? Peut-être des histoires de revenants ? Nous en racontons souvent ici, seulement nous ne nous croyons plus les uns les autres et le frisson ne dure pas une demi-seconde. Mon père n'aime pas cela ; pourtant, il est bien obligé d'en rire.

Vous envoyer du lierre ? Non, Monsieur le professeur ! Cela ressemblerait à cette fenaison sentimentale, dont on garnit tous les livres de prières. Venez en cueillir vous-même. Il en pousse aussi à Rugen ; mais un savant comme vous ne voit pas ces petites choses qui n'ont pas d'histoires et pas de mérite artistique ; ce n'est que le bon Dieu qui les a faites ; il n'y a rien là d'intéressant.

J'aurais volontiers entendu votre conférence, cependant j'aimerais encore mieux que vous m'en fissiez une dans votre cabinet. Je n'ai pas besoin de fauteuil, je suis habituée aux bancs de bois, comme au pain noir sec, et je déteste tout ce qui est mollesse. Nous sommes faits de bois dur. Nous avons les membres robustes et les dents solides ; la fatigue est chez nous une honte ; nous l'écrivons Paresse ; je me couperais la langue avec les dents, avant d'avouer que je suis fatiguée.

Mon père répète souvent : — " Je me reposerai dans l'éternité, jamais sur cette terre." Il ne connaît pas le repos, et cependant sa haute taille est aussi droite, son pas aussi élastique, que s'il était au début et non au déclin de la vie. Vous auriez pour lui de l'adoration ! Il est si doux envers ceux qui pensent autrement que lui ; il dit que la contradiction est un crime de lèse-hospitalité. Moi qui ai toujours une contradiction au bout de la langue !

Votre conclusion ne m'a pas plu. C'était un plagiat et je m'en suis aperçue. Veuillez me donner votre propre prose.

Ulrique de Horst-Rauchenstein.

VIII

Greifswald, 13 mars 13...

Sérénissime Altesse,

J'ai reçu votre honorée, selon l'expression des commerçants et de nous autre vulgaire, et je suis tout confus que Son Altesse votre père se réjouisse de me connaître. Rien que cette parole est une sorte de décoration (on sait que je languis après elles), et je sais toute la condescendance qu'elle renferme.

(*A suivre.*)

PAGE DES ENFANTS

Correspondance

Montréal, le 10 avril 1902.

C'EST si gracieusement que vous nous offrez l'hospitalité dans un petit coin du JOURNAL DE FRANÇOISE que je m'empresse d'accepter une si charmante invitation et me voici, tante Ninette, avec quelques anecdotes inédites que le célèbre conférencier, M. Hugues Le Roux, nous a racontées à mes sœurs et à moi avec tant de charme, de délicatesse, de simplicité exquise. S'il sait enivrer les grands de sa belle éloquence, il sait aussi charmer la jeunesse et c'est avec un véritable ravissement et l'âme émue parfois, car toutes ses émotions sont communicatives, que nous l'écoutions parler de ses enfants et de ses aventures de voyage.

Comme c'est tout frais encore dans ma mémoire, j'ai pensé que vos petites lectrices aimeraient à entendre un écho de ces gentilles choses et je suis heureux d'en être l'interprète. Voici :

Après son expédition en Abyssinie, M. Hugues Le Roux, de retour dans sa famille, prenait un plaisir extrême d'entretenir ses enfants de toutes les péripéties de son voyage. Un soir, après une de ces conversations familiales, où l'éloquent conteur venait de donner la description du plateau de l'Abyssinie, située à une altitude de 3,000 mètres au-dessus de la mer, au milieu de déserts et formant un lieu de repaire pour les différents habitants de la zone torride, sa charmante petite fille Marie-Rose, âgée de six ans, monta chez lui et demanda à avoir une "conversation particulière." "Alors, lui dit-elle, tu as vu des lions?" "Oui, j'en ai vu un." "Et des léopards, et des éléphants?" "J'en ai vu aussi, j'ai même eu l'honneur de tuer un léopard, j'ai aussi chassé l'éléphant." "Tu te trouvais audessus des nuages, n'est-ce pas?" "Oh! oui, c'est si haut l'Abyssinie." Alors s'approchant très près et tout bas à son oreille. "Dis papa, au-dessus des nuages, as-tu vu le Bon Dieu?" La chère mignonne avait pensé que son papa avait dû voir le Bon Dieu, puisqu'il avait été si haut, mais que la trouvant trop petite, il n'en avait pas parlé devant elle, alors elle s'était dit : "En lui demandant moi-même il me le dira bien sûr."

C'est aussi cette chère mignonne qui a écrit à son papa pendant sa longue absence : "Tu ne jouis pas de moi en ce moment". N'est-ce pas que c'est délicieux ?

LOULOU SAUVALLE.

VARIÉTÉS

Les chats rentiers Un chat est mort à Paris, il y a quelques années, qui était titulaire d'une rente destinée à subvenir à ses besoins. Ce chat qui répondait au nom de Bis avait appartenu à une vieille dame, qui, avant de mourir, avait voulu en faire son légataire.

Comme les bêtes ne peuvent hériter, elle imagina de léguer aux écoles municipales de la rue des Quatre-Fils, à Paris, une somme de six mille dollars, à la double condition que la municipalité se chargerait de sa tombe et assurerait l'existence de Bis.

Le don fut accepté, et la municipalité confia le chat à une concierge. Un contrat régulier en double exemplaire fut signé à cet effet.

La concierge s'engageait à bien soigner le chat, à lui acheter chaque jour du foie et du lait. En revanche, la municipalité versait à Mme C... tous les trois mois, la somme de onze dollars.

Or, Bis est mort, âgé de seize ans. Les arrérages du legs seront attribués selon le vœu de la testatrice, à l'achat de vêtements pour les enfants des écoles.

Bis n'était pas le seul rentier de son espèce. Le chat d'un théâtre parisien est propriétaire d'une rente de un sou par jour ; le directeur de ce théâtre a constitué un capital à cet effet.

Les rayons X et les aveugles Un médecin a expérimenté les effets des fameux rayons X sur des aveugles. Ces expériences ont porté sur quarante individus ; elles ont démontré que certains aveugles étaient susceptibles de percevoir des objets à l'aide des rayons X.

Des aveugles de naissance ont pu percevoir les ombres et les lignes de certains objets. D'autres, le plus grand nombre malheureusement, n'ont ressenti aucune impression lumineuse

Le cas le plus intéressant que le médecin ait eu à étudier est celui d'un aveugle qui avait perdu la vue depuis dix ans. Il avait reçu dans les yeux un produit corrosif et la paupière adhérait au globe. Des lettres en plomb d'un pouce de longueur ont été placées devant lui. Il est parvenu à les distinguer, mais insuffisamment cependant pour pouvoir les nommer.

Rien de bien probant n'est donc encore sorti de ces expériences. Elles laissent cependant entrevoir dans un avenir éloigné une solution possible.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Ne perdez pas notre un, vous seriez à la porte
Mon second de la terre occupe les deux-tiers
Mon dernier sur les monts vit là comme un cloporte,
Nom de reine est mon tout, connu dans l'univers.

Devinette

Qui est-ce qui appelle tout le monde aux réunions et n'y va jamais?

Question d'Histoire Sainte

Pour les petits enfants jusqu'à 12 ans

Combien de temps les Hébreux demeurèrent-ils dans le désert et quelle était leur nourriture? A quel temps de la journée devaient-ils la recueillir?

Géographie

Dans quelle province du Canada se trouvent situées les villes suivantes : Guysborough, Port Hood, Gagetown, Inverness et Brockville?

Solution des Jeux d'Esprit

Devinette No. 2

Réponse : Les aveugles étaient les sœurs du frère décédé.

Ont deviné juste: Maurice Bauset, Ottawa, Marie-Lse Gosselin, Chicoutimi ; Florence, Québec ; Marguerite Préfontaine, St-Hilaire.

Charade No. 2

Réponse : Théâtre.

Ont bien répondu : Maurice Bauset, Ottawa ; Jeanne de Varennes, Waterloo ; Olivier, Montréal ; Rose-de-Mai, Montréal ; M. Ant. Gosselin, Chicoutimi ; Jean LaFontaine, Montréal ; Philippine, Montréal ; Marguerite Préfonfaine, St-Hilaire ; Florence, Québec ; Héléna, Nicolet.

Question drôlatique

Réponse : Le tremble.

Ont deviné : Maurice Bauset, Ottawa ; Olivier, Montréal ; Aimé, Montréal ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Florence, Québec. Philippine, Montréal ; Marguerite Préfontaine, St-Hilaire.

Une question de grammaire

A bonne heure et de bonne heure.

De bonne heure signifie tôt ; Ex : Vous arrivez de bonne heure aujourd'hui. A bonne heure signifie en temps opportun, au bon moment. Ex : J'arrive à bonne heure pour lui parler aujourd'hui.

Ont bien répondu : Rose-de-Mai, Montréal ; Henri, Montréal ; Charles-Paul Lafontaine, Montréal ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Florence, Québec ; Hélina, Nicolet.

PAGE DES ENFANTS

Petite poste en famille

Philippine, tu es arrivée trop tard pour le premier numéro ; tes réponses étaient justes. Les lettres reçues après les dix jours qui suivent la publication du journal ne peuvent être insérées dans ce numéro. Tes bonnes dispositions me réjouissent, petite nièce ; je serai toujours pour toi une bonne tante à la condition que tu restes toujours sage, n'est-ce pas?

Mon cher *Champ'ain*, je suis fâchée de ne pouvoir publier cette épisode de l'Histoire du Canada que tu m'envoies. D'abord, elle est de beaucoup trop longue, ensuite je préfèrerais que tu choisisses un récit plus personnel, une chose dont tu aurais été témoin, une promenade, partie de plaisir, que sais-je? je publierai ces choses volontiers, toujours à la condition qu'elles ne soient pas trop longues.

Je donne aujourd'hui, *Rose-de-Mai*, une question d'H'stoire Sainte que tu ne pourras pas trouver difficile n'est-ce pas? Je ne puis publier ta narration, petite nièce, parce que ça ne me paraît pas sortir entièrement de ta petite imagination. Ce que je viens de dire à *Champlain* s'applique à toi-même également. J'aime beaucoup ton pseudonyme petite Rose-de-Mai ; il est frais comme toi et doux à l'oreille.

Bien certain, gentille *Yvette*, que ton nom ne m'est pas inconnu, car à part le plaisir que j'ai à t'appeler ma nièce, ne sommes-nous pas liées par un autre plus réel celui-là? je t'envoie une caresse, petite et t'invite à venir me voir encore. Tes réponses étaient justes, mais sont arrivées trop tard pour être publiées.

Mignonnette, ton nom est parfumé comme une brise d'été. C'est avec plaisir que je t'admets à faire partie de ma grande famille de neveux et de nièces. Je t'ai adressé à tout hasard le second numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE et je ne sais s'il te parviendra ; tu as oublié de me donner ton nom de famille, Mignonnette. De ce jour, chaque numéro du journal se vendra huit cents au l'eu de cinq tel qu'annoncé tout d'abord. La réponse à la devinette était juste, mais toi aussi tu es arrivée en retard.

Je félicite *Fleurette* de sa clavigraphie, et la remercie de sa jolie lettre. Reviens-moi encore Fleurette, je serai toujours contente de te voir. Je connais deux comédies bien jolies à jouer : "Une carte postale" à quatre personnages et "Ce que pensent les fleurs" de Mme Dandurand. Je crois que Beauchemin et Fils, libraires, te procureront les ouvrages en question.

TANTE NINETTE.

80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Les deux œufs durs

(Suite)

A ce moment décisif on vit deux hommes sortir en courant du buffet : le premier, grand, maigre, agile, atteignit en quelques bonds le fourgon placé à la queue du train et, d'un poignet habitué à cette sorte de gymnastique, il s'en hissa, malgré l'opposition des employés ; le second, un des garçons du buffet, en veste noire et tablier blanc, suivait en criant :

—Voleur ! voleur ! vous n'avez pas payé vos deux œufs durs ! Descendez ou je vous fais arrêter. Vos œufs durs ! vos œufs durs !

Le fourgon quittait à son tour la gare. Le voyageur, ainsi apostrophé, se pencha en dehors, et, dans le plus pur accent britannique, il cria au garçon qui suivait le train au pas de course, comme s'il eût voulu se faire entraîner par lui jusqu'à Marseille.

—John Crabe n'est pas un voleur. Je paiera à vous les deux œufs quand je reviendra.. . dans cinq ans.

Et le train disparut au milieu des rires des employés groupés sur le quai. Le garçon retourna avec accablement raconter son histoire à son patron, M. Garangeot, qui le mit séance tenante à la porte.

Mais ce patron était un homme d'ordre, et le soir, après la fermeture, il inscrivit sur son registre :

"John Crabe (anglais) doit 2 œufs durs..."

Le prix resta en blanc : pourquoi se lier soi-même par un tarif qu'on peut vous objecter plus tard. Ordre et prudence ; c'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons : je serais bien étonné si M. Garangeot mourrait dans la peau d'un mend ant.

Quant à John Crabe, aussitôt échappé à l'ennemi qui le poursuivait, il s'était arrangé pour passer la nuit dans le fourgon où son retard l'avait obligé de se refugier. D'abord il s'était assis à la meilleure place, celle qu'occupe le conducteur, il avait mis un châle à carreaux écossais sur ses épaules, il avait soigneusement enroulé ses jambes dans une couverture à carreaux rouges et noirs, et mis sur sa tête une casquette en laine à double visière et à carreaux noirs et blancs. Ainsi confortablement installé, et son goût national pour les carreaux complètement satisfait, il ôta sans demander la permission, ses brodequins à à lacets pour les remplacer par des pantoufles, et bourra sa pipe en bruyère avec du tabac qu'il emprunta au conducteur. Après l'avoir allumée, il fit entendre un grognement de satisfaction et dit d'un ton silencieux :

—Les Français ne savent pas voyager.

—En tous cas, dit vivement le conducteur, qui commençait à être agacé des manières un peu sans gêne de son hôte, quand ils voyagent ils paient ce qu'ils doivent.

—Je paiera, dit brièvement l'Anglais.

—Hum ! j'aime mieux le croire que d'y aller voir, murmura familièrement le conducteur.

—Je paiera, insista John Crabe, dans cinq ans, quand je reviendra de mon voyage autour du monde.

—Cause toujours, mon bonhomme ! L'Anglais comprit qu'il ne persuaderait pas son interlocuteur ; il cessa la conversation, éteignit sa pipe avec son pouce, et s'installa confortablement pour dormir. On pouvait déjà le croire parti pour le pays des songes quand il rouvrit tout à coup les yeux.

—Les Français, dit-il lentement et avec un mépris indicible, les Français ils ne comprendront jamais le Angle terre.

Et il s'endormit pour tout de bon. Cinq ans se passèrent pendant lesquels la terre continuera à tourner autour du soleil et John Crabe autour de la terre. Ce digne gentleman était un commerçant de premier ordre. Il ne voyageait pas pour s'instruire—il n'en voyait pas la nécessité ; ni pour s'amuser—il n'en sentait pas le besoin. Son but était d'acheter bon marché et de revendre très cher n'importe quoi à n'importe qui, et ce but il le poursuivait posément, sans fièvre et sans hâte mais avec une patience et une tenacité qui ne s'endormaient pas une minute. Honnête à sa manière, John Crabe n'eut pas fait tort d'un penny dans le règlement d'un compte, mais en cas de besoin, il trompait impudemment ses clients sur la qualité de sa marchandise.

(A suivre)

A travers les livres

SOUS ce titre, LE JOURNAL DE FRANÇOISE, publiera une critique des livres nouveaux qui lui seront adressés.

J'ai le projet de créer une colonne où sera faite une appréciation, impartiale, désintéressée et sincère des œuvres qu'on voudra bien me soumettre. Et pour m'aider dans cette tâche délicate, des écrivains consciencieux et compétents m'ont promis leur concours.

La critique, telle qu'elle doit être faite, est un genre qu'on ignore dans la presse canadienne trop prolixe en compliments ; tous les ouvrages ne sont-ils pas toujours " admirables," tous les écrivains d'un "génie génial," possédant style " marqué au coin " de tous les superlatifs aimables ? On bien —mais ces cas sont rares—on témoigne dans un " accusé de réception " une malveillance extrême, sans aucun fondement, basée plutôt sur la personnalité antipathique de l'auteur que sur ses écrits. Le critique autorisé du journal ne tombera pas dans ses écarts, je l'espère Ceux qui passeront sous son crible sévère ne devront voir dans la mention des défauts que l'intention de faciliter leur disparition et d'aider au perfectionnement de l'œuvre.

En attendant, j'accuse simplement réception des brochures suivantes :

" Des Fils de Famille envoyés au Canada, Claude Le Beau," par M. J. Edmond Roy, docteur es-lettres. Les études historiques, signées de ce nom, sont toujours agréables à lire, et j'en fais mon sincère compliment à l'auteur. C'est un genre où il excelle soit par la valeur des documents, soit par l'intérêt qu'il tient constamment en éveil chez son lecteur. Ce travail a été présenté devant la Société Royale du Canada.

Ainsi que celui que m'adresse d'Ottawa M. Léon Gérin, et intitulé " Notre Mouvement Intellectuel." Dans ces pages sont passés en revue tous les écrivains—hommes et femmes du Canada. C'est intéressant, mais l'espace, nécessairement limité, a forcé M. Gérin, de sacrifier beaucoup de détails et la critique en a souffert, à moins que ce résultat soit dû à la grande bienveillance de l'auteur, qui se serait refusée d'égratigner, ne fut-ce que du bout de la plume, l'amour-propre de ceux qu'il met en scène.

" L'Evolution économique dans la Province de Québec " par M. Errol Bouchette, est un travail sérieux, au cours duquel, M. Bouchette, prouve qu'en dépit de tout ce qui a été écrit, " les Canadiens-français sont aptes au haut commerce et à la grande industrie." Il ne leur manque que l'entrainement et les écoles professionnelles ou l'application scientifique. Il faudrait donner lecture de ce travail devant les Chambres des Communes ; il est de nature à faire réfléchir nos gouvernants.

Remerciements à M. Ch. Marcilly pour son " Ode " à Victor Hugo, à l'occasion du centinaire du poète. Le vers y est bon et d'agréable facture. Je cite la dernière strophe qui est d'une belle envolée :

Victor Hugo... Tu peux dormir, ta gloire veille,
Maître, prince de l'art, penseur, astre, merveille !
Oh ! tandis que, couché, tu dors auprès de nous,
Ton ombre radieuse illumine nos têtes ;
Et près de toi, roi des poètes,
La muse des beaux vers prie et veille à genoux.

La brochure ne coûte que 10 cents. C'est à acheter en souvenir d'un centenaire pour le retour duquel on serait prêt à un plus grand sacrifice.

Reçu encore l'opuscule de M. Denys Lanctôt : " Avenir des Canadiens-Français." C'est écrit avec patriotisme et avec tout l'élan d'une belle superbe, comme disait Maxime du Camp en parlant de ses vingt ans. J'approuve fort les beaux sentiments de M. Denys, dont le nom ainsi orthographié a d'abord produit à mon oreille une résonance douloureusement classique, mais, il me semble que son zèle d'apôtre de l'indépendance du Canada, est un peu exagéré, quand il insinue qu'il y va du salut de nos âmes quant à une évolution vers l'impérialisme. Ah ! monsieur Denys, monsieur Denys, quand je pense aux grands dangers que court, même sous le régime actuel, votre jeune et innocente âme, un changement dans notre administration, au point de vue spirituel, est encore ce qui m'effraie le moins.

Une nouvelle revue, " Les Lectures Modernes" est mise en vente chez MM. Déom Frères, libraires, 1877 rue Sainte-Catherine. Cette publication contient de belles illustrations et de la bonne littérature. Prix, 10 cents le numéro. MM. Déom sont les seuls agents au Canada.

FRANÇOISE

Remerciements

NOUS remercions avec empressement la presse, en général, de l'accueil sympathique qu'elle a fait au JOURNAL DE FRANÇOISE et nous aimons à croire qu'elle lui continuera toujours ces bons témoignages de confraternité. Les journaux canadiens-français de l'autre côté de la frontière ne nous ont pas ménagé non plus les encouragements que, faut-il le dire ? nous comptions un peu recevoir d'eux.

On nous permettra de reproduire ici quelques lignes de l'article, signé, J. L. K. Laflamme, de *La Tribune* de Woonsocket :

" Une revue féminine au Canada est bien à sa place. Elle fera sa part de la lutte à côté des grands journaux déjà établis, comme la femme canadienne-française a fait sa part des luttes nationales dont notre histoire est remplie Et qui, sait, si bien des fois, elle ne portera pas un peu de paix, beaucoup de paix dans les foyers où ses grands confrères, dans leur impitoyable soif de publicité, auront jeté l'angoisse et la désespérance... LE JOURNAL DE FRANÇOISE aura surtout pour mission de consoler, d'adoucir les rudes atteintes du sort, de relever les blessés épars sur la route de la vie. A ce seul titre, et il en a bien d'autres, il a déjà droit à notre admiration et à nos vœux de succès.

" Lamartine a dit quelque part : " Quand la Providence veut qu'une idée embrasse le monde, elle l'allume dans le cœur d'un Français." Est-ce que LE JOURNAL DE FRANÇOISE ne représente pas une de ces idées fécondes destinées à répandre la vivifiante lumière du " vrai " partout où on le lira. Ce que nous en connaissons déjà nous permet de le croire, et nous ne voyons pas en quoi nous pourrions nous tromper sur ce point."

Merci, confrère.

—Comment trouvez-vous ce thé, demandait une dame du demi-monde ? C'est M.... qui l'a fait venir de Russie. — Ah ! je croyais que c'était M. le duc d*** qui vous l'avait donné. — Pourquoi ? — Parce qu'on dit dans le monde qu'il a beaucoup de *bonté* (bon thé) pour vous.

A propos de M. Hugues LeRoux

COMME il n'est jamais trop tard pour parler encore de lui, nous nous permettons de reproduire le fragment d'une lettre que nous écrit, relativement au grand conférencier français, une jeune et spirituelle femme d'Ottawa :

"Il y a incontestablement chez M. Hugues LeRoux une bonne grâce personnelle, une originalité séduisante qui ont leur valeur propre ; il prouverait, s'il en était besoin que l'art de la parole est un don naturel et spontané comme l'art d'écrire. Ce n'est pas qu'il soit parfait, sa prononciation est sinon défectueuse, du moins quelquefois négligée, et il ferait quelques liaisons que ses auditeurs, si conquis soient-ils, n'y verraient pas de mal, je peux le lui assurer. Mais, pour racheter ses légers défauts, quel charme de diction, quelle finesse, quelle subtile douceur ! Voilà bien l'ingénuité fin de siècle, à l'Yvette Guilbert, quoi : le piquant d'une science de la vie très expérimentée et très complète, dissimulée sous l'artifice d'un rien de candeur."

L'appréciation nous semble on ne peut plus juste et très féminine surtout. Voilà M. Hugues LeRoux arrangé à l'une de ses sept grandes sauces dont il a donné lui-même la recette au Monument National. Il n'a donc pas à se plaindre.

L'Art de s'habiller soi-même

LORSQU'UNE femme entreprend la confection d'un vêtement quelconque, soit par état, par économie ou par plaisir elle a certainement la volonté et l'amour propre de réussir.

Pour y arriver, plusieurs choses sont nécessaires, mais la plus importante de toutes est la prise des mesures et je ne saurais trop recommander de les prendre avec la plus grande attention, et de n'en omettre aucune, chacune d'elles étant d'une utilité absolue.

Les mesures à prendre peuvent se diviser en deux classes : 1° Les mesures de proportions, ou mesures simples. 2° Les mesures de conformations ou mesures complémentaires.

Les mesures de proportions sont celles qui indiquent la grandeur et la grosseur d'une personne.

Les mesures de conformation sont celles qui donnent une idée exacte de la tenue et de la forme de cette personne, qui indiquent si elle est de tenue "régulière," "voûtée" ou "renversée" ; si les épaules sont hautes, basses ou moyennes, en un mot si elle est ou non de conformation normale.

On peut évidemment tracer un vêtement avec les seules mesures de proportions. On n'emploie même que deux mesures pour dessiner les séries de "patrons-types" dont on se sert dans les maisons de confection, et qui sont basés sur des proportions normales.

Je pourrais ajouter que, si toutes les personnes étaient de formes régulières, les mesures de conformation deviendraient absolument inutiles. Malheureusement il n'en est pas ainsi et l'expérience démontre que sur dix personnes, qui au premier coup d'œil nous paraissent être de même taille, il n'en est pas deux à qui le même vêtement aille bien ; cela tient à leurs différences de conformation et pousse la nécessité absolue de toutes les mesures.

Pour les vêtements d'enfants, de fillettes et de jeunes filles, tant qu'elles n'ont pas encore commencé à développer leurs formes, les mesures de proportions sont seules nécessaires car chaque âge a sa taille à lui qui, à de rares exceptions près, répond aux besoins de tous.

Les mesures à prendre pour la confection d'une robe, de jeune fille ou de femme, sont les suivantes :

1° Longueur du dos ; 2° Longueur de la nuque au point d'aplomb passant sur l'omoplate ; 3° Longueur de la nuque au point d'aplomb passant devant contre l'emmanchure ; 4° Longueur de la nuque à la pointe des pinces ; 5° Longueur de la nuque à la taille devant ; 6° Hauteur du dessous de bras ; 7* Largeur du demi-dos (et longueur du bras) ; 8* Largeur du demi-devant ; 9* Demi-contour du buste ; 10* Demi-tour de taille ; 11* Demi-tour des hanches ; 12° Tour d'emmanchure ; 13° Demi-tour du cou.

Les mesures marquées (*) sont les mesures de proportions.

Comme l'espace à ma disposition est limité je donnerai dans le prochain numéro la manière de prendre exactement ces mesures.

MARIE BOUDET.
Directrice de coupe et de couture à l'Ecole des Arts et Métiers.

Tribune libre

Madame la Directrice,

L'ARTICLE du juge Langelier est tout simplement admirable et même les personnes, à qui il a tapé sur les doigts, tout en ressentant leur mal, ne peuvent s'empêcher d'en reconnaître la justesse. Je me permettrai cependant de dire à l'honorable juge, que ses informations, touchant le jeu de cartes, ne sont pas tout à fait complètes. Que dirait-il, grand Dieu ! s'il apprenait que plusieurs dames de la haute ne dédaignent pas de tricher en jouant, soit au *euchre* pour avoir le prix, soit au *bluff*, pour avoir le pot. Ça, je l'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu. Les premières fois que je m'en suis aperçue, j'ai été saisie d'horreur ; aujourd'hui, ces saletés me font hausser les épaules de mépris.

Je ne cache pas que M. Langelier a été un peu sévère pour le *euchre*. Ce n'est certes pas un jeu entraînant pour un homme sérieux et un aussi fin causeur que l'est l'auteur de "Hier et Aujourd'hui," mais enfin, dans les réunions de l'après-midi, entre femmes, ou dans celles du soir entre jeunes gens, c'est un amusement tolérable. Je connais pis encore : c'est de faire jouer le *bluff* dans les soirées, dites sans cérémonie, entre jeunes filles et jeunes garçons. Je crois que cela dépasse toutes bornes : développer et favoriser chez les jeunes hommes la passion du jeu,—de toutes la plus terrible — et apprendre aux jeunes filles à dépenser follement un argent qui ne leur appartient pas, cela me semble à peu près criminel. Ah ! elle est jolie notre société !

Bien à vous, Madame la Directrice. Si vous avez trop peur, n'insérez pas.

MME X.

Gontran se trouve nez à nez avec son bottier, lequel ne perd pas une si belle occasion de lui rappeler la petite note en souffrance.

—Je vais y penser, promet Gontran. Passez donc chez moi vers la fin du mois, si vous avez un moment... à perdre !

EN GLANANT

Les lecteurs publics en Russie

Dans certaines grandes villes de Russie, on peut voir parfois un assez étrange spectacle. Des individus, qui sont des lecteurs publics, se promènent avec un journal qu'ils tiennent ostensiblement à la main. Ils se présentent aux paysans supposés ne sachant pas lire, pour leur faire connaître les nouvelles du jour. La lecture des nouvelles locales coûte un kopeck; celle du feuilleton deux kopecks, etc.

Etrange !

Un avis bizarre vient d'être affiché aux commissariats de police de Londres relativement à un enfant qu'on a trouvé abandonné dans la rue.

"Age probable de l'enfant : *deux semaines*, renseignements donnés par l'enfant au sujet de son domicile : *aucun !*"

Ce qui serait beaucoup plus étonnant, c'est si l'enfant avait donné le nom et l'adresse de ses parents.

La patience bouddhiste

Elle va quelque fois très loin !

Au mois de décembre de l'année dernière, un moine bouddhiste a été condamné à six mois de prison parce qu'il s'est refusé de témoigner contre les bandits qui l'avaient attaqué. Le moine se retranchait derrière les paroles de Bouddha. : "Si un bandit prend une scie et commence à scier ton corps, ne te fâche pas."

La Patrie de Sarah

On a fait naître Sarah Bernhardt un peu partout, alors qu'elle est simplement Parisienne.

Interrogée sur les bruits qu'on avait répandus disant qu'elle était née en Amérique, Mme Sarah Bernhardt a répondu que tous ces bruits sont absurdes et dénués de fondement.

"Je suis née à Paris, a-t-elle dit, et j'ai passé la première partie de ma jeunesse chez mon grand-père, à Amsterdam. J'ai reçu ma première éducation dans un couvent catholique, près de Versailles, et je n'ai jamais mis les pieds en Amérique avant mon engagement avec M. Abbey."

Pensées d'Album

La mode est le refuge des femmes qui n'ont pas de goût.

Comtesse Diane.

***

L'amour est comme un arbre, il pousse de lui-même, jette profondément ses racines dans tout notre être et continue souvent de verdoyer sur un cœur en ruine.

Victor Hugo.

***

La voix de la conscience, c'est le tic-tac d'horloge qu'on oublie dans le bruit du jour, mais qui s'exaspère dans le silence et l'obscurité de la nuit.

Marcel Prevost.

***

Nous ne sommes au fond ni tout bon ni tout mauvais, mais nous paraissons tous plus mauvais dans nos actes que nous ne le sommes dans nos cœurs.

Faguet.

Conseils utiles

Pour préserver les lainages et fourrures, il suffit de bien les battre et de les envelopper de manière à les mettre complètement à l'abri de l'air. On peut encore les saupoudrer de bonne poudre de pyrèthre.

—Pour enlever sur des gravures ou des feuillets des taches de graisse, appliquer, à l'endroit et à l'envers des taches, des sachets de mousseline renfermant des cendres de bois très fines. Serrer ensuite, à l'aide de pincettes légèrement chauffées, le feuillet entre les deux tampons. Renouveler l'opération jusqu'à la complète absorption de la matière grasse par les tampons.

L'irrespectueux Bob à son précepteur :

—M'sieu l'abbé, y a-t-il un *Journal officiel* au paradis.

—Singulière question. Pour quelle raison, je vous prie ?

—Dame, pour publier les décrets de la providence !

La cuisine facile

Tendrons de veau aux petits pois

Coupez les tendrons en petits morceaux, faites les cuire dans un roux : salez, poivrez, ajoutez un verre d'eau; laissez bouillir doucement une heure au moins, ajoutez des pois et achevez la cuisson.

Soufflé de riz

Faites avec de la farine de riz une bouillie épaisse, mêlez-y du sucre et des macarons pilés, aromatisez de vanille, de café, etc... Ajoutez des jaunes d'œufs et des blancs fouettés en neige, placez le tout dans une tourtière sous le four de campagne. Laissez monter le soufflé et servez rapidement.

Julienne aux œufs pochés

Vous avez préalablement préparé une soupe julienne ordinaire ; faites pocher les œufs frais (un par personne); servez-les dans un plat, arrosés de bouillon chaud, en même temps que la soupière de Julienne.

Sarcelle rôtie

Videz votre sarcelle ; incorporez-lui un bouquet de persil ; bridez et rôtissez à feu vif un quart d'heure en arrosant de beurre ; servez avec des citrons coupés.

Crème frite

Faites réduire à moitié de la crème et du lait mêlés ensemble avec quelques grains de sel et de citron, joignez-y assez de farine, pour faire une pâte. Aplatissez cette pâte sur une table avec un rouleau, coupez-la par petits morceaux d'une forme régulière, que vous tremperez dans la pâte à frire et que vous ferez frire. Glacez vos beignets de sucre comme les beignets de fruits.

AVIS

Les maîtres de poste sont obligés d'envoyer au bureau de tout journal, une carte portant le nom des personnes refusant de retirer le numéro du dit journal qui leur est adressé, et ce, sans qu'il en coûte à qui que ce soit. Après cet avertissement, nous ne pouvons pousser plus loin le désintéressement et la complaisance.

Les personnes donc qui accepteront ce troisième numéro seront désormais considérées abonnées régulières au *Journal de Françoise*.

Prière encore aux locataires qui déménageront au mois de mai de nous envoyer leur nouvelle adresse.

L'ADMINISTRATION.

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera ce tainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.